

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Desiree

FRÉDÉRIC ROUX

Mes petites morts



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2025

*À la mémoire d'Islero qui était afeité,
d'Ulysse qui était prognathe
et à tous les mammifères.*

*“A lot of that time though was like being in jail
except that I was locked out ; not locked in.”*

Ernest Hemingway

FLAMENCO BLUES

“[...] il s’agissait seulement de changer le titre et de modifier ici ou là les formes verbales de la première personne à la troisième. Cela lui donna un tel travail qu’il en sua sang et eau, se gratta le front et finit par dire : ‘Non, donnez-moi plutôt quelque chose à recopier.’ Depuis ce jour-là, on l’avait laissé recopier à jamais. En dehors de la copie, semblait-il, rien n’existait pour lui.”

Nicolas Gogol

QUAND on a fait de la boxe, on n’en a jamais terminé avec. Quand on a fait son dernier combat, gagné ou perdu, on devrait savoir que c’est fini pour de bon, que l’on ne sera jamais ce que l’on a été, mais on n’arrive pas à s’y résoudre. Alors, on devient entraîneur ou bien arbitre, on se lève la nuit pour regarder des combats minables à la télévision ou, comme François, on traîne dans le fond des salles, soi-disant pour garder la condition physique. Il ne faut pas être dupe, à quarante balais bien sonnés, s’il vous arrive de regarder du coin de l’œil le ring où s’escriment les petits jeunes, vous vous dites que vous êtes encore meilleur... On se trompe, bien sûr ! Mais lorsque l’entraîneur vous demande de mettre les gants

avec Untel parce qu'il n'y a personne d'autre pour le faire, on est bêtement ravi.

Serge savait que François n'était pas méchant, c'est d'ailleurs parce qu'il ne l'était pas assez qu'il n'avait jamais rien fait. Il n'avait, peut-être, rien à se prouver ou pas suffisamment. En combat, c'est la pire des choses qui puisse vous arriver, pour mettre les gants avec des jeunes, c'est l'idéal. Le rôle n'est pas si facile, soit ils restent les bras ballants, paralysés à l'idée de frapper quelqu'un qui pourrait être leur père, soit ils essayent de vous tuer. Ou vous déroutent et vous n'avez plus l'âge, ou vous les écœurez une fois pour toutes et ce n'est pas le but de la manœuvre. Parfois, vous ne pouvez pas faire autrement.

Il y a toujours des êtres étranges qui ressemblent à ce que vous avez été qui débarquent d'on ne sait où dans une salle de boxe : un Gabonais qui se prend pour Bruce Lee et qui économise sur sa paye pour se faire brider les yeux. Pour un refus de priorité, il s'était fait flinguer par un chauffeur de taxi pendant qu'il cherchait son nunchaku dans la malle de sa 4 L.

Alex était d'une autre sorte, il venait de la banlieue parisienne, pour être plus précis il sortait de taule. Rien que de plus banal. Il était tombé pour un casse minable dans un entrepôt

frigorifique, comme le vigile avait eu deux semaines d'arrêt-maladie, il en avait pris pour cinq ans dont deux avec sursis. En prison, au lieu de passer comme tout le monde une petite annonce dans *Libération*, il avait écrit à Jean-Claude Bouttier :

Je m'appelle Joe Palooka. J'ai 29 ans et je suis boxeur professionnel. Mais depuis mon arrivée en France, on dit que je ne suis pas un bon boxeur. Pourtant on ne m'a jamais mis à l'épreuve. J'ai été malade mais maintenant j'ai retrouvé la forme et la santé. Aussi je cherche un bon manager sportif et très sincère pouvant me permettre de reprendre la boxe. Je dis bien un manager sportif et très sincère pour la bonne raison que jusqu'ici certaines personnes de la Fédération Française de Boxe se sont contentées de dire que je suis un mauvais boxeur, alors qu'on ne m'a jamais donné le temps de faire mes preuves. Or actuellement je me sens en forme pour réapparaître sur le ring. Je demande donc que ma lettre attire l'attention de tout sportif en particulier un manager susceptible de me faire refigurer dans le monde de la boxe. Pour terminer, je dirai que ma lettre tient lieu de défi. Merci.

Bouttier avait dû lui répondre deux ou trois fois, en parler un peu autour de lui. Suffisamment pour qu'un journaliste de *France-Soir* s'intéresse à ce bon client : "Petit délinquant", "Regard d'animal traqué", "S'y

mettre pour de bon”, aucun poncif ne lui avait été épargné. Le bon côté de la chose, c’est qu’il avait eu une remise de peine, le mauvais côté, c’est qu’en sortant il avait fait ce qui était écrit dans le journal... il s’y était “mis pour de bon”.

Le premier soir, après la douche, dans les vestiaires, il leur avait montré la photocopie de l’article qu’il gardait pliée dans son portefeuille, il avait l’original épinglé au-dessus de son lit. Bouttier lui avait fait cadeau de quelques bricoles : un vieux short, une paire de chaussures, des affiches, des photos. Il leur a distribué tous ses trésors très vite, il aurait fait n’importe quoi pour qu’on l’aime. Il racontait qu’il s’était entraîné six mois chez Bretonnel, à le voir boxer contre son ombre et travailler au sac, il n’avait pas l’air trop maladroit, alors Serge a demandé à François de mettre les gants avec lui.

Il avait un numéro d’imitation assez réussi, mais la première droite que François lui a mise, il s’est retrouvé sur le cul. Comme François n’avait jamais frappé de sa vie, c’était plutôt inquiétant. Quand il s’est relevé, François a bien vu qu’il était encore sonné, mais “l’animal traqué” a recommencé son numéro comme si de rien n’était. Il fallait bien que

François fasse quelque chose pour que cette palinodie soit crédible, que Serge voie ce qu’il avait dans le ventre. Comme Alex ne faisait pas mal, il lui a laissé faire tout ce qu’il voulait, mais il est venu s’empaler tout seul sur son gauche et il est retourné sur le cul. François était droitier et il ne frappait pas, donc non seulement Alex était fragile, mais il était très fragile, très, très fragile... du saxe ! Serge lui a fait : “Ça va pas ce soir, tu devrais sortir les gants, non ?” Alex lui a répondu que c’était rien... ça allait !

François a fini le round sans forcer, sans frapper surtout et c’était encore trop, on aurait dit qu’il faisait exprès de tous les prendre, il attirait les coups comme l’aimant la limaille.

– Faut faire gaffe ! lui a dit Serge en montrant François, il frappe... des deux mains.

C’était la première et sans doute la dernière fois qu’il entendait dire cela à son sujet et il savait bien que ce n’était pas vrai... c’était son rêve et ses regrets. Serge était délicat, si délicat que personne ne s’en apercevait. C’est légion ! Alex, lui, rêvait si fort que, sous la douche... il leur a chanté une autre chanson, comme quoi il était un encaisseur d’exception... comment les pros à Paris l’avaient expédié au tapis, six, sept, dix fois... comment il se relevait...

comment il y retournait ! Au fur et à mesure qu'il s'inventait une autre histoire, il croyait de nouveau en lui et ils l'écoutaient sans rien dire.

Ils savaient, il savait qu'ils savaient mais il fallait qu'il se berce, la vie était à ce prix, il n'avait plus que ça. Il aurait pu choisir une autre activité où les choses auraient été moins voyantes : artiste ou écrivain... le doute est toujours permis. Pas de pot, il avait choisi le mauvais créneau, des boxeurs maudits, il n'y en a pas des tas.

Il n'est plus jamais revenu parce qu'ils l'avaient vu sur le cul, tel qu'en lui-même et qu'il n'en supportait pas l'idée. Ses reliques ou ce qu'il en restait, il les a distribuées ailleurs ; très vite, on a su qu'un branque avec une mâchoire en verre faisait le tour des salles et ce ne pouvait être que lui. François l'a croisé deux ou trois ans plus tard, Alex lui a fait un signe de la main, il n'était pas rancunier ou il était encore seul. François a fait semblant de ne pas le reconnaître pour ne pas qu'il ait honte encore.

Après ce glorieux épisode, François n'a pas mis les pieds à la salle pendant six mois. Quand il y est revenu pour perdre les trois kilos qu'il avait pris autour du nombril, Serge avait

touché le gros lot : un gitan, poids lourd, Juan Luis Trigo. Comme il n'y avait personne pour mettre les gants avec lui, Serge a demandé à François s'il voulait les mettre. Il a répondu : "Oui", sans trop réfléchir.

– Fais gaffe ! c'est un barjot, lui a chuchoté Serge en lançant ses gants.

François l'avait vu se déshabiller dans les vestiaires, il avait bien dix kilos à perdre, surtout autour des hanches, il n'avait pas une morphologie très impressionnante, mais cela ne veut rien dire, le plus gros puncheur que François connaissait avait eu le biceps sectionné, et il frappait autant après qu'avant. En revanche, pour être barjot, Juan Luis Trigo était barjot. Il s'est rué sur François comme s'il avait baisé sa mère, violé ses sœurs après avoir décapité son père au couteau à huitres. François a tout laissé passer bien à l'abri derrière ses gants et il lui a fait signe de se calmer, que – sinon – il allait y avoir droit, mais Juan Luis ne comprenait pas le langage des sourds-muets, il n'était pas, non plus, adepte de la négociation, il a continué à lui rentrer dedans. François a été obligé d'appuyer un peu pour qu'il se calme, mais à peine le gitan avait-il récupéré qu'il repiquait au truc comme si de

rien n'était. François n'a pas fait suffisamment gaffe, il a pris sur l'oreille une de ces droites à la godille, du genre qui ne sont pas prévues au programme. Il a vu les étoiles comme il ne les avait pas vues depuis longtemps et il a été obligé de s'accrocher pour ne pas y aller pour de bon. Ils ont terminé le round en se battant comme des chiffonniers... un coup à toi! un coup à moi! et on recommence.

François avait honte.

– C'est dur de reprendre, hein? lui a fait Serge.

– Plutôt! J'ai plus l'œil... plus de jambes... plus rien.

– C'est toujours comme ça quand on s'arrête... ça revient doucement.

– Il frappe en tout cas, ce con! Il n'a pas l'air de trop les aimer, mais il frappe!

– C'est un poids lourd... ça fait mal!

– J't'en fous! poids lourd ou pas, il frappe...

François n'est pas revenu à la salle pendant quelques jours, il avait encore honte et mal à la tête, mais il avait promis à Serge de l'aider le samedi suivant à tenir la cuvette où rincer le protège-dents. De peur qu'il ne se défile, ils sont allés chercher Trigo ensemble. Ce n'aurait pas été la première fois, ils se

rappelaient encore dans la voiture l'histoire de Jean-Luc. Celui-là connaissait tout par cœur: le palmarès de Willie Pep, celui de Laurent Dauthuille, la longueur réglementaire des bandages en inches dans l'état du New Jersey... une véritable encyclopédie. Seulement, le soir de son premier combat, quand Serge a eu le dos tourné, il avait fait la malle.

Quand ils étaient rentrés à trois heures du matin, ils l'avaient aperçu dans la lueur des phares, il faisait du stop, sous la pluie, en short et en peignoir. Il avait jeté les gants et il s'était débarrassé des bandes.

– Il va me le payer, avait dit Serge.

Quand Jean-Luc a posé la main sur la poignée de la portière, il a redémarré... pour s'arrêter un peu plus loin.

– S'il a pas de couilles, au moins il aura la condition physique, disait Serge en le regardant courir dans le rétroviseur.

Ils se marraient comme des cons.

Seulement, Jean-Luc de la Mirandole, il avait une adresse présentable, l'autre c'était: Juan Luis Trigo – Camp de nomades... Démerdez-vous avec ça! Ils se sont trompés trois fois avant de trouver le terrain derrière la décharge et à peine s'étaient-ils garés dans

le pototo-pototo qu'ils se sont fait sauter dessus par une marmaille plus impressionnante qu'au Botswana.

– Tu sais où elle est la caravane de Trigo ? a demandé François à celui qui lui semblait le plus âgé de la bande.

– Qu'est-ce que tu lui veux, M'sieur, à Trigo ?

– Qu'est-ce qu'il a fait, M'sieur ?

– Il est pas là, M'sieur !

– C'est pour la boxe... on vient le chercher pour son combat !

Ce n'était plus la même limonade, sans être des amis, nous n'étions plus tout à fait des ennemis, en tout cas, on n'était pas flics, c'était un début de rêve. La caravane de Trigo n'était pas la plus mahousse, mais à coup sûr la mieux décorée. Serge s'est ouvert le front sur une jante en alu faisant office de lustre. Les murs étaient recouverts d'une ahurissante iconographie : poster de Michel Sardou, d'Alfredo Di Stéfano, images pieuses, portrait de Gina Lollobrigida, vignettes de cageots (*La Soculente*), cartes postales de l'hôtel Imperial à Benidorm. Pour attendre leur rejeton qui n'était pas encore revenu d'une mission secrète, les parents du prodige les ont fait s'asseoir sur des coussins "Souvenir

d'Algérie" au milieu d'un mirobolant maelström de banderilles, narghilés, yatagans, mandolines sans manche auxquelles manque la caisse, boutique pillée d'un taxidermiste et celle d'un marchand de lampadaires psychédéliques. Ils étaient obligés de plisser les yeux pour ne pas voir les étoiles.

Au moment de repartir, il y eut un léger contretemps d'un classicisme du meilleur aloi : la bagnole de Serge était toujours là, mais plus tellement. Elle était montée sur parpaings, il manquait l'intérieur, les deux ailes avant, le capot et les phares. Il a fallu que la famille de Trigo aille tout récupérer chez ses amis et connaissances. Pour la banquette arrière, visiblement, ils eurent du mal, Serge a toujours soutenu que ce n'était pas celle d'origine.

Gitan ou pas, dans les vestiaires, Trigo ne flambait pas. Une fois que Serge et François ont eu viré la tribu lui expliquant en patois la botte manouche, le coup de Médina, le cross d'Annex, Trigo s'est mis à prendre François en affection, tout en tremblant des pieds à la tête, il avait oublié qu'il avait voulu l'assassiner quelques jours auparavant.

– Tu crois que j'vais l'avoir ?

– T'inquiète... le premier combat, c'est de la tarte !